

écoutait de savants professeurs et des prédicateurs en vogue, se passionnait pour le cirque et pour le théâtre, se plaisait à des raffinements de bien-être, de luxe, de modes, de toilette, de galanterie. C'était pourtant de ce milieu qu'il fallait sortir pour aller dans la plaine lutter contre ces Slaves qui se servaient de lazzos et de flèches empoisonnées, contre ces Russes qui crucifiaient leurs prisonniers, contre ces Turcs qui les empalaient.

Byzance a vécu, a lutté, et, pendant des siècles, a vaincu. A certains moments, il lui a fallu reconquérir sur les Slaves toute la moitié occidentale de l'Empire; sur les Perses, sur les Arabes, sur les Turcs, toute la moitié orientale. Toujours — jusqu'au moment fatal — la ville de Constantin réussit à dompter ses vainqueurs d'un jour. Elle fit mieux que les vaincre : ceux qui étaient susceptibles d'être civilisés, elle les civilisa. Tandis qu'elle laissait périr les peuples réfractaires à toute culture, les grossières tribus de la steppe, Avars, Koumans, Petchenègues, elle transformait les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Russes en nations européennes. Elle leur donna les principes d'organisation qui leur manquaient : sa religion, que leur portèrent des missionnaires comme Cyrille et Méthode; ses lois, que de Justinien à Basile le Macédonien ses jurisconsultes ne cessaient de perfectionner; son architecture, dont les modèles se retrouvent de Périgueux à Ravenne et de Venise à Kief et à Novgorod; sa littérature, dont on retrouve l'influence dans les premiers essais des Bulgares et les premières chroniques des Russes. Elle apprit aux chefs de tribus sauvages à être des rois, à porter le diadème, à siéger sur un trône, à